



ANNALES
OFFICIELLES
2012

CONCOURS
ECRICOME
TREMPIN 1

ÉPREUVE ÉCRITE

■ *Note de synthèse*



ECRICOME
VISER PLUS HAUT

www.ecricome.org

ESPRIT DE L'ÉPREUVE

L'épreuve de synthèse de texte comporte deux parties : la rédaction d'une note de synthèse et la présentation d'une réflexion argumentée.

La première exige la compréhension et l'analyse de plusieurs extraits (le plus souvent trois) de façon à en dégager l'essentiel, à restituer la pensée des auteurs et à confronter leurs divers points de vue, pour finalement rédiger une synthèse de ces approches.

La seconde consiste en la composition d'une réflexion brève mais illustrée et argumentée.

Dans les deux cas il s'agit d'évaluer la maîtrise par les candidats de l'expression écrite française, tant dans la compréhension de ses subtilités que dans sa formulation structurée et précise. La synthèse exige des qualités de jugement, en particulier l'art de distinguer l'essentiel de l'accessoire. La réflexion permet au candidat d'exprimer son originalité et sa maîtrise de l'argumentation.

Les extraits et le sujet de la réflexion portent sur un même thème de culture générale, soit classique voire traditionnel, soit lié à l'actualité.

SUJET

Cet exercice comporte deux parties OBLIGATOIRES : **synthèse** et **réflexion argumentée**.

■ Synthèse

(60% de la note)

Le candidat rédigera une note de synthèse, titrée, présentant les idées essentielles des trois textes de ce dossier, en s'abstenant d'énoncer tout jugement personnel et en évitant toute citation ou toute paraphrase. Il confrontera les points de vue exposés par les auteurs sur l'objet commun de leurs réflexions. Confronter signifie mettre en valeur les convergences et les divergences entre les auteurs, ce qui implique bien évidemment que chaque idée soit attribuée à son auteur désigné par son nom.

Cette note comportera 550 mots (+ ou - 50 mots). Toute tranche entamée de 25 mots, au-delà ou en deçà de ces limites, entraînera une pénalisation d'un point, avec un maximum de deux points retranchés. Le titre ne compte pas dans le nombre de mots. Les références aux auteurs et aux textes cités sont comptabilisées.

On appelle mot toute unité typographique limitée par deux blancs, par deux signes typographiques, par un signe typographique et un blanc ou l'inverse. Les lettres euphoniques ne sont pas considérées comme des mots. Un millésime (2012 par exemple) est un mot. La mention d'un auteur (patronyme voire prénom plus patronyme) est comptabilisée comme un mot. À titre d'illustration : « c'est-à-dire » compte pour quatre mots, « aujourd'hui » pour deux mots et « va-t-on » pour deux mots, car « t » y étant la lettre euphonique, ne compte pas. Le candidat indiquera le nombre de mots à la fin de sa synthèse. Il insérera dans le texte de sa note de synthèse, tous les cinquante mots, une marque très visible, faite à l'encre et composée de deux traits : //, cette marque sera répercutée dans la marge. Il donnera aussi un titre à la synthèse du dossier. Ce titre ne compte pas dans le nombre de mots mais sera pris en compte pour affiner la notation.

Les éléments de la notation seront les suivants :

- perception de l'essentiel (c'est-à-dire compréhension des idées et élimination de l'accessoire, aptitude à mettre en évidence les points communs et les divergences), pertinence du titre.
- composition d'un compte-rendu aussi fidèle et aussi complet que possible (c'est-à-dire restituant exhaustivement la confrontation). La synthèse doit être entièrement rédigée et ne pas comporter d'abréviations ou de noms d'auteurs entre parenthèses par exemple.
- clarté de la synthèse (c'est-à-dire aptitude à présenter clairement ce dont il est question et à élaborer un plan rigoureux et pertinent envisageant successivement les différents aspects du thème ; capacité à faire ressortir nettement ce plan par la présence de très courtes introduction et conclusion obligatoires, par la présentation des idées dans des paragraphes distincts, éventuellement en ouvrant chaque partie à l'aide d'une question).
- présentation matérielle et expression : orthographe, syntaxe, ponctuation, accentuation, qualité du style, vocabulaire (clarté et précision, absence d'impropriétés, maîtrise des polysémies). Un barème de pénalisation sera appliqué en cas d'inobservation des règles de l'expression écrite :
 - 3 fautes = -1 point,
 - 6 fautes = -2 points.Le retrait maximal de points pour la formulation est de deux points.
- respect des consignes données. En cas de non-respect des consignes autres que celles portant sur la formulation ou la quantité de mots, il sera enlevé au maximum un point.

■ Réflexion argumentée

(40 % de la note)

Ensuite le candidat répondra en 120 mots maximum à la question suivante :

Sujet : La solitude a-t-elle des mérites ?

Le candidat justifiera sa réponse, personnelle, avec un ou deux arguments essentiels qu'il peut éventuellement illustrer.

TEXTE N° 1

Ce que nous appelons isolement dans la sphère politique, se nomme désolation¹ dans la sphère des relations humaines. Isolement et désolation font deux. Je peux être isolée — c'est-à-dire dans une situation où je ne peux agir parce qu'il n'est personne pour agir avec moi — sans être «désolée» : et je peux être désolée, — c'est-à-dire dans une situation où, en tant que personne je me sens à l'écart de toute société humaine — sans être isolée. L'isolement est cette impasse où sont conduits les hommes lorsque la sphère politique de leurs vies, où ils agissent ensemble dans la poursuite d'une entreprise commune, est détruite. Pourtant l'isolement, bien que destructeur du pouvoir et de la faculté d'agir, non seulement laisse intactes les activités dites productives des hommes : il leur est même nécessaire. L'homme, dans la mesure où il est *homo faber*, a tendance à s'isoler lui-même dans son travail, autrement dit à quitter temporairement le domaine de la politique. [...] Tandis que l'isolement intéresse uniquement le domaine politique de la vie, la désolation intéresse la vie humaine dans son tout. Le régime totalitaire comme toutes les tyrannies ne pourrait certainement pas exister sans détruire le domaine public de la vie, c'est-à-dire sans détruire, en isolant les hommes, leurs capacités politiques. Mais la domination totalitaire est un nouveau type de régime en cela qu'elle ne se contente pas de cet isolement et détruit également la vie privée. Elle se fonde sur la désolation, sur l'expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme.

La désolation, fonds commun de la terreur, essence du régime totalitaire et, pour l'idéologie et la logique, préparation des bourreaux et des victimes, est étroitement liée au déracinement et à l'inutilité dont ont été frappées les masses modernes depuis le commencement de la révolution industrielle et qui sont devenus critiques avec la montée de l'impérialisme à la fin du siècle dernier et la débâcle des institutions politiques et des traditions sociales à notre époque. Être déraciné, cela veut dire n'avoir pas de place dans le monde, reconnue et garantie par les autres ; être inutile, cela veut dire n'avoir aucune appartenance au monde. Le déracinement peut être la condition préliminaire de la superfluité, de même que l'isolement peut (mais ne doit pas) être la condition préliminaire de la désolation. Prise en elle-même, abstraction faite de ses causes historiques récentes et de son nouveau rôle dans la politique, la désolation va à l'encontre des exigences fondamentales de la condition humaine et constitue en même temps l'une des expériences essentielles de chaque vie humaine. Même l'expérience du donné matériel et sensible dépend de mon être-en-rapport avec d'autres hommes, de notre

sens commun qui règle et régit tous les autres sens et sans lequel chacun de nous serait enfermé dans la particularité de ses propres données sensibles, en elles-mêmes incertaines et trompeuses. C'est seulement parce que nous possédons un sens commun, parce que ce n'est pas un, mais plusieurs hommes qui habitent la terre, que nous pouvons nous fier à l'immédiateté de notre expérience sensible. Pourtant, il nous suffit de nous rappeler qu'un jour viendra où nous devons quitter ce monde commun, qui continuera après nous comme avant, et à la continuité duquel nous sommes inutiles, pour prendre conscience de notre désolation, pour faire l'expérience d'être abandonnés par tout et par tous.

La désolation n'est pas la solitude. Celle-ci requiert que l'on soit seul, alors que celle-là n'apparaît jamais mieux qu'en compagnie. Hormis quelques remarques éparées — généralement présentées de manière paradoxale comme le mot de Caton [...] : *numquam minus solum esse, quam cum solus esset*, «il n'était jamais moins seul que lorsqu'il était seul», ou plutôt «il ne se sentait jamais moins seul que lorsqu'il était dans la solitude» — il semble qu'Épictète, l'esclave affranchi, philosophe d'origine grecque, fut le premier à distinguer entre désolation et solitude. Sa découverte était, en un sens, accidentelle, sa préoccupation majeure n'était ni la solitude, ni la désolation, mais l'être seul (*monos*) au sens d'une absolue indépendance. Comme Épictète le fait observer (*Dissertationes*, Livre 3, ch. 13) l'homme désolé (*eremos*) se trouve entouré d'autres hommes avec lesquels il ne peut établir de contact, ou à l'hostilité desquels il est exposé. Le solitaire au contraire est seul et peut par conséquent «être ensemble avec lui-même», puisque les hommes possèdent cette faculté de «se parler à eux-mêmes». Dans la solitude je suis, en d'autres termes, «parmi moi-même», en compagnie de moi-même, et donc deux-en-un, tandis que dans la désolation je suis en vérité un seul, abandonné de tous les autres. Toute pensée, à proprement parler, s'élabore dans la solitude, est un dialogue entre moi et moi-même, mais ce dialogue de deux-en-un ne perd pas le contact avec le monde de mes semblables : ceux-ci sont en effet représentés dans le moi avec lequel je mène le dialogue de la pensée. Le problème de la solitude est que ce deux-en-un a besoin des autres pour recouvrer son unité : l'unité d'un individu immuable dont l'identité ne peut jamais être confondue avec celle de quelqu'un d'autre. Pour être confirmé dans mon identité, je dépends entièrement des autres ; et c'est la grande grâce salutaire de l'amitié pour les hommes solitaires qu'elle fait à nouveau d'eux un «tout», qu'elle les sauve du dialogue de la pensée où l'on demeure toujours ambigu, qu'elle restaure l'identité qui les fait parler avec la voix unique d'une personne irremplaçable.

La solitude peut devenir désolation ; cela se produit lorsque, tout à moi-même, mon propre moi m'abandonne. Les hommes solitaires ont toujours été en danger de tomber dans la désolation, quand ils ne trouvent plus la grâce rédemptrice de l'amitié pour les sauver de la dualité, de l'ambiguïté et du doute. Historiquement, on dirait que ce danger ne devint suffisamment grand pour être remarqué par les autres hommes et relevé par l'histoire qu'au XIX^e siècle.

H. ARENDT, **Le système totalitaire**,

Chap. IV, Idéologie et terreur, un nouveau type de régime (1951) Édition Seuil, ©1972,
trad. Jean-Loup BOURGET, Robert DAVREU et Patrick LEVY

¹ N.d.T. : désolation, par quoi nous traduisons le mot anglais "loneliness" ne doit pas être pris au sens psychologique ; la désolation est la solitude de l'homme que le système totalitaire déracine, privé de sol.

TEXTE N° 2

« [Jean-Michel Besnier] Cela étant, comment aime-t-on lorsqu'on aime la solitude ? Comment quête-t-on l'autre ? Eh bien, je ne pense pas qu'il soit contradictoire d'aimer être seul et de parfois se laisser transporter jusqu'à « sortir de soi » ! Au fond, l'amour appelle l'extase au sens élémentaire du terme : la sortie de soi. C'est encore une forme d'arrachement à soi. Décidément ... dans l'idée que je me fais de la solitude, il y a beaucoup de ces arrachements à soi.

[Marie de Solemne] Ce mot « arrachement » ne va pas sans une certaine idée de violence. Existe-t-il une forme de violence faite à soi-même dans la solitude ?

[Jean-Michel Besnier] Oui. Il y a effectivement quelque chose de douloureux dans la conquête de la solitude, puisqu'on renonce à une inertie, à une paresse naturelle. Par ailleurs, la solitude est elle-même un état douloureux.

Paradoxalement, c'est tout sauf un état monotone parce que, précisément dans la solitude, on passe par toutes les tonalités. On passe continuellement « de la béatitude au désespoir ». Et, tout un chacun le sait, quand il se trouve soudain dans une situation où, après le maelström de la vie sociale, il peut être seul, il en jouit, d'abord comme d'une bénédiction, ce qui ne l'empêche pas de passer aussi par des phases de panique : « Et si je ne pouvais plus me raccrocher à quelque chose ? Et si je n'avais plus de recours en dehors de moi ? »

Ces moments de panique existent, on les vit tous. Mais en même temps, quelle satisfaction que de les maîtriser, les dominer, les canaliser ! Quand il m'est arrivé d'être seul très longtemps, je crois avoir vécu ces moments qui peuvent virer à la détresse. Parfois on tue cette détresse en allant marcher dans les villes, ou en s'abrutissant d'une manière ou d'une autre de bruits... Tous ces éléments font partie de la multi-tonalité de la solitude.

Vous parliez de Platon. À son époque, la solitude était considérée comme le propre de la sagesse mais aujourd'hui le solitaire est plus vécu comme un « inapte à la société » que comme un sage. Pourquoi ?

[Jean-Michel Besnier] Absolument. En général, les sages de l'antiquité qui cultivent la solitude sont des hommes qui enseignent une manière de tempérance. L'idée selon laquelle il vaut toujours mieux transformer ses désirs que l'ordre du monde ... Finalement, expliquent-ils, mieux vaut n'aspirer qu'à ce que l'on peut satisfaire ; ne se donner comme marge d'action que ce qui peut nous éviter d'être dans la dépendance des autres. C'est la forme de sagesse épicurienne ou stoïcienne. Le sage antique est donc avant tout préoccupé d'une certaine forme d'autonomie ; être capable de se donner à lui-même la loi, et n'avoir pas à dépendre des autres parce que la dépendance est nécessairement servitude. Alors, que s'est-il passé depuis ? On a intégré l'ère de l'homo democraticus, et cet homo democraticus est né sous le signe de l'individualisme, mais d'un individualisme fragile, précaire, angoissant. J'aime beaucoup l'image qu'emploie parfois Tocqueville pour signifier cela. Il dit que dans l'Ancien Régime, les hommes avaient toujours la possibilité de se situer, ils avaient des repères, des repères fixes le repère de la famille, éventuellement celui de la vie des champs et de la sociabilité rurale, etc. Il y avait un certain nombre d'éléments de stabilité qui faisaient que tout individu était capable de sentir qu'il appartenait à une chaîne, une chaîne générationnelle.

Mais la Révolution, la fin de l'Ancien Régime, a cassé, dispersé les maillons de cette chaîne et finalement il ne reste plus que les anneaux ... Nous sommes ces anneaux flottants, ces anneaux virevoltant, nous avons perdu ces repères. Nous sommes donc des individualistes, en ce sens que nous aspirons à nous replier sur le quant-à-soi, et même éventuellement sur l'espace familial — car cet individualisme peut être tribal ou familial — mais nous vivons en fait cette situation comme une faiblesse, une déstructuration. Dès lors, la solitude de l'homme démocratique est très difficilement vécue et apparaît même comme une forme de pathologie. J'évoquais Tocqueville, mais j'aurais pu tout aussi bien évoquer Pascal — Tocqueville était un grand lecteur de Pascal — qui avait, lui aussi, bien mis le doigt sur l'essentiel en disant que ce qui caractérise l'homme des temps modernes est son incapacité à rester dans une chambre ! Cette propension au divertissement. Se fuir, se fuir ! ... Et il est effectivement vrai que ce qui signale l'homme moderne est cette volonté de toujours se fuir. C'est la fuite en avant dans les mirages d'un avenir radieux, mais c'est aussi la fuite latérale grâce à tous les instruments d'abrutissement que nous savons inventer, depuis la consommation des médias jusqu'à celle des neuroleptiques. Alors que le sage, le sage antique, pense que la seule liberté est de séjourner en soi-même.

Je crois que là est la bascule qui fait qu'aujourd'hui, dans notre société, est considéré comme suspect tout individu qui s'abstient des autres. Le solitaire est forcément dans une position polémique.

Quelle nuance faites-vous entre solitude et isolement ?

[Jean-Michel Besnier] La solitude est du côté du consentement mais pas l'isolement. Je me trouve dans une position isolée mais je n'y consens pas, ce sont les autres qui m'ont écarté. Il n'y a pas de décision dans l'isolement alors qu'il peut y avoir une pleine liberté dans la solitude. »

Jean-Michel BESNIER in **La grâce de solitude** sous la direction de Marie de SOLEMNE
(2001) Édition Albin Michel Espaces libres

TEXTE N° 3

« [André Comte-Sponville] Quant à la solitude, c'est évidemment notre lot à tous : le sage n'est plus proche de la sienne que parce qu'il est plus proche de la vérité. Mais la solitude n'est pas l'isolement : certains la vivent en ermite, certes, dans une grotte ou un désert, mais d'autres, aussi bien, dans un monastère, et d'autres encore les plus nombreux dans la famille ou la foule... Être isolé, c'est être sans contacts, sans relations, sans amis, sans amours, et bien sûr c'est un malheur. Être seul, c'est être soi, sans recours, et c'est la vérité de l'existence humaine. Comment serait-on quelqu'un d'autre ? Comment quelqu'un pourrait-il nous décharger de ce poids d'être soi ? «L'homme naît seul, vit seul, meurt seul», disait le Bouddha. Cela ne veut pas dire qu'on naisse, vive et meure dans l'isolement ! La naissance, par définition, suppose une relation à l'autre : la société est toujours déjà là, l'intersubjectivité est toujours déjà là, et elles ne nous quitteront pas. Mais qu'est-ce que cela change à la solitude ? Dans les Pensées, de même, lorsque Pascal écrit : «On mourra seul», cela ne veut pas dire qu'on mourra isolé. Au XVII^e siècle, ce n'était presque jamais le cas dans la pièce où l'on mourait, il y avait ordinairement un certain nombre de personnes : la famille, le prêtre, des amis... Mais on mourait seul, comme on meurt seul aujourd'hui, parce que personne ne peut mourir à notre place. C'est pourquoi aussi l'on vit seul : parce que personne ne peut le faire à notre place. L'isolement, dans une vie humaine, est l'exception. La solitude est la règle. Personne ne peut vivre à notre place, ni mourir à notre place, ni souffrir ou aimer à notre place. C'est ce que j'appelle la solitude : ce n'est qu'un autre nom pour l'effort d'exister. Personne ne viendra porter votre fardeau, personne. Si l'on peut parfois s'entraider (et bien sûr qu'on le peut !), cela suppose l'effort solitaire de chacun, et ne saurait sauf illusions en tenir lieu. La solitude n'est donc pas refus de l'autre, au contraire : accepter l'autre, c'est l'accepter comme autre (et non comme un appendice, un instrument ou un objet de soi !), et c'est en quoi l'amour, dans sa vérité, est solitude. Rilke a trouvé les mots qu'il fallait, pour dire cet amour dont nous avons besoin, et dont nous ne sommes que si rarement capables : «Deux solitudes se protégeant, se complétant, se limitant, et s'inclinant l'une devant l'autre»... Cette beauté sonne vrai. L'amour n'est pas le contraire de la solitude : c'est la solitude partagée, habitée, illuminée et assombrie parfois — par la solitude de l'autre. L'amour est solitude, toujours, non que toute solitude soit aimante, tant s'en faut, mais parce que tout amour est solitaire. Personne ne peut aimer à notre place, ni en nous, ni comme nous. Ce désert, autour de soi ou de l'objet aimé, c'est l'amour même.

[Patrick Vighetti] Solitude du sage, solitude de l'amour... Dans vos livres, vous évoquez aussi la solitude de la pensée (à propos de la «philosophie à la première personne»), la solitude de la morale, la solitude de l'art. Nulle place pour une dimension sociale, dans tout cela ?

[André Comte-Sponville] Bien sûr que si ! Sagesse, pensée, morale, amour... tout cela n'existe que dans une société. Il n'y a pas de sagesse à l'état de nature, pas de pensée à l'état de nature, pas de morale, pas d'amour, pas d'art à l'état de nature ! Donc tout est social, et par là tout est politique, comme nous disions en 1968. Nous avions raison : c'était vrai, cela l'est toujours. Mais si tout est politique, la politique n'est pas tout. Si tout est social, la société n'est pas tout. La solitude demeure, pas à côté de la société, mais en elle, et en nous. Chacun sait bien que la société n'est pas le contraire de la solitude, ni la solitude le contraire de la société. Le plus souvent, nous sommes à la fois tout seuls et tous ensemble. Voyez nos villes,

nos HLM, nos lotissements... La société moderne rassemble les hommes plus qu'aucune ne l'a jamais fait, ou du moins elle les rapproche, elle les regroupe, mais la solitude n'en est que plus flagrante : on se sent seul dans l'anonymat des grandes villes davantage que sur la place de son village... Personnellement, j'aime assez ça ; la solitude m'angoisse moins que l'étroitesse, et si j'aime la campagne, je me méfie des villages. Davantage de solitude, c'est aussi davantage de liberté, de possibilités, d'imprévu... Dans une grande ville, personne ne vous connaît, et cela dit la vérité de la société et du monde : l'indifférence, la juxtaposition des égoïsmes, le hasard des rencontres, le miracle, parfois, des amours... Mais ce n'est pas l'amour qui fait fonctionner les sociétés : c'est l'argent, bien sûr, l'intérêt, les rapports de force et de pouvoir, l'égoïsme, le narcissisme... Voilà la vérité de la vie sociale. C'est le gros animal de Platon, dirigé par le Léviathan de Hobbes : la peur au service de l'intérêt, la force au service des égoïsmes ! C'est ainsi, et il est vain de s'en offusquer. Ce serait même malhonnête : de cette société, nous profitons aussi. Ce qu'il a fallu d'égoïsmes bien réglés pour que je reçoive mon salaire, tous les mois, et que je puisse le dépenser tranquillement ! La régulation des égoïsmes, tout est là : c'est la grande affaire de la politique. Ne nous racontons pas d'histoires. Si les gens travaillent, s'ils paient leurs impôts, s'ils respectent à peu près la loi, c'est par égoïsme, toujours, et sans doute par égoïsme seulement, le plus souvent. L'égoïsme et la socialité vont ensemble : c'est Narcisse au Club Méditerranée. Inversement, tout courage vrai, tout amour vrai, même au service de la société, suppose ce rapport lucide à soi, qui est le contraire du narcissisme (lequel est un rapport non à soi mais à son image, par la médiation du regard de l'autre) et que j'appelle la solitude... L'égoïsme et la socialité vont ensemble ; ensemble la solitude et la générosité. Solitude des héros et des saints : solitude de Jean Moulin, solitude de l'abbé Pierre... Cela vaut aussi pour l'art ou la philosophie. »

André COMTE-SPONVILLE **L'amour la solitude** (2000) Édition Albin Michel

CORRIGÉ

■ Corrigé de la synthèse

Solidaire car solitaire... ou égoïste donc isolé et angoissé

ou

La solitude : un choix généreux et altruiste

Tisser des liens avec autrui n'aurait, apparemment, jamais été aussi aisé qu'à l'ère contemporaine de la communication. Or ce même XX^e siècle est celui de la solitude voire de cet isolement extrême que Hannah Arendt dénonçait comme désolation dans les totalitarismes.

// Pourtant, dans des entretiens, Jean-Michel Besnier et André Comte-Sponville, // philosophes d'aujourd'hui, préfèrent chacun être seul plutôt qu'en société. Leurs trois approches conduisent à opposer solitude choisie et isolement subi, à interroger la dimension politique de l'individualisme et à valoriser la générosité du sage solitaire.

// La solitude se distingue-t-elle de l'isolement ? Les trois auteurs // s'accordent pour opposer la solitude choisie à l'isolement subi. Ainsi le consentement les différencie selon Jean-Michel Besnier ; André Comte-Sponville confirme : l'isolement est un malheur. Toutefois l'homme choisit parfois de s'isoler notamment dans le travail productif : l'efficacité l'impose // éventuellement. Cette remarque de Hannah Arendt rappelle que seule // l'action politique exige absolument un espace partagé d'échange. Au delà de l'isolement, le totalitarisme instaure la « désolation », la ruine intégrale des relations à autrui, pour anéantir ce sens commun donc la vie politique. Car la juxtaposition partagée des solitudes, amour ou entraide, // n'y suffit pas selon // André Comte-Sponville, lequel préfère parfois s'isoler au sein de la foule anonyme.

L'individualisme résulte-t-il de la démocratie ? Hannah Arendt insiste sur la pluralité des hommes qui peuplent la terre : chaque naissance ajoute une opportunité nouvelle pour // l'action politique. La désolation totalitaire déracine et désolidarise ces hommes. Ces êtres // singuliers ne trouvent plus de terrain d'entente commun. Inversement, l'égoïsme semble la condition du progrès et de la vie sociale aux yeux de André Comte-Sponville, la politique régule cette émulation. Tout est politique : rassembler les hommes signifie favoriser et // exploiter leur isolement. Ainsi la solitude et l'indifférence dans // les villes y signifient accroissement de la liberté par opposition au confinement des villages. Jean-Michel Besnier récuse cet optimisme : la solitude de l'homo democraticus décrite justement par Tocqueville ou Pascal est angoissante. Comme chez Hannah Arendt, la disparition des repères familiaux // ou traditionnels conduit l'individu déraciné à se fuir dans // le divertissement ; or la société suspecte celui qui s'isole !

La solitude conduit-elle à la sagesse ? Les trois auteurs louent la solitude des sages antiques, l'indépendance des stoïciens : s'isoler permet de se retrouver soi-même. Être solitaire exige // un effort douloureux mais diversifie les émotions, entre détresse // et béatitude insiste Jean-Michel Besnier. Toutefois si l'isolement est l'exception la solitude est le lot de la condition humaine. Chacun vit sa vie. Hannah Arendt et André Comte-Sponville partagent ce constat. La première voit dans la solitude la condition de la pensée, retour réflexif sur soi. Toutefois // autrui via l'amitié // lui paraît indispensable pour unifier notre identité. Jean-Michel Besnier évoque l'amour comme arrachement à soi là où André Comte-Sponville décrit deux solitudes partagées ou condamne le narcissisme contemporain.

La solitude est la condition existentielle de l'homme alors qu'il souffre de l'isolement forcé et // le craint. Hannah Arendt rappelle // que la politique suppose néanmoins un espace commun que détruit la « désolation » totalitaire. La société démocratique sépare les individualités en profitant des égoïsmes selon André Comte-Sponville. Elle condamne néanmoins les hommes qui s'isolent. Pourtant autrui reste indispensable à l'identité de la personne, amour et amitié // sont alors des quêtes qui // poussent le solitaire à sortir de soi comme l'affirme Jean-Michel Besnier.

Nombre total de mots : 561

■ Corrigé de la réflexion argumentée

La solitude a-t-elle des mérites ?

Deux exemples de réflexion argumentée :

L'excentrique ou le marginal s'isole et souhaitent se démarquer du troupeau conformiste. Le groupe social en revanche, par un mécanisme de solidarité, condamne ces olibrius qui rompent l'identité homogène et les exclut : c'est l'ostracisme. Ainsi l'isolement est-il socialement condamné mais il est également // fui par les citoyens : l'homme est un animal sociable, l'homme est un animal politique. Celui qui vit seul est un Dieu qui se suffit à lui-même ou un animal (Aristote). Néanmoins, le regard des autres est pesant et le brouhaha de la foule distrait et détourne de // soi. La solitude choisie permet de se retrouver seul avec soi-même, loin des exigences inauthentiques du paraître ou du moi social. L'originalité suffit à faire d'une personne un être solitaire, non pas isolé mais unique en son genre. Décision et responsabilité ne sont l'œuvre que d' // un seul !

Nombre de mots : 152

OU

Abby Sunderland a réalisé le tour du monde à la voile en solitaire à 16 ans : étrange exploit pour inscrire son nom dans le livre des records. Toutefois cette course lui a imposé de ne trouver qu'en elle-même les ressources, morales ou physiques, de l'objectif qu'elle s'était à // elle-même fixé. Leçon humaine déjà décrite par Hemingway, Le vieil homme et la mer, qui montre que la valeur de la solitude va bien au-delà de la performance des sports individuels. Loin du divertissement qu'offre ou impose la vie en collectivité, le solitaire affronte sa propre misère // et se renforce par son isolement même. Même si tout homme, incomplet depuis la sanction de Zeus, est condamné à chercher sa moitié, l'existence tout comme la mort s'affrontent par un être seul. Décision et responsabilité sont l'œuvre d'une personne, non d'une collectivité. L' // altruisme tout comme l'amour requièrent une réelle personnalité, le solitaire n'est pas misanthrope il sait le prix de la solidarité.

Nombre de mots : 171

RAPPORT

Trois textes très accessibles ont été imposés aux candidats à l'épreuve de synthèse de textes lors de la session 2012. La question de la solitude face à l'isolement constitue un thème classique : le loisir philosophique de l'antiquité ou le thème pascalien du divertissement, tout comme l'insociable sociabilité des hommes chez Emmanuel Kant ou le « regard » chez Sartre en témoignent. Il s'agit tout autant d'une question d'actualité ; il suffit de rappeler l'isolement des personnes âgées parfois fatal comme lors de la canicule de 2003 ou le recours frénétique aux réseaux sociaux, voire les suicides dans l'univers carcéral. La question proposée à la réflexion des étudiants : La solitude a-t-elle des mérites ? a semblé claire et sans piège. Conception et choix du sujet ont ainsi tenu compte des difficultés rencontrées par les candidats lors des dernières sessions.

Dans leur immense majorité les correcteurs ont constaté une amélioration de la préparation des candidats eux-mêmes. Les copies hors-normes se font de plus en plus rares. Les consignes sont appliquées, qu'elles concernent le décompte du nombre de mots, les marques marginales ou celles placées dans le corps de la synthèse. Titre, introduction problématique, développement en plusieurs paragraphes qui associent à chaque fois tous les auteurs convoqués, conclusion qui va à l'essentiel ... ces exigences sont comprises et souvent respectées. Ce sérieux de la part des postulants est réjouissant et permet une évaluation comparative des copies plus précise et plus respectueuse de l'esprit de l'épreuve.

Cette épreuve de synthèse de texte est une épreuve de culture générale, affrontée par des bacheliers anciens ayant poursuivi leurs études deux années dans l'enseignement supérieur. Une première sélection entre les candidats s'effectue par le biais de cette culture générale. Or près d'une copie sur deux évoque Hannah Arendt — dont le prénom a été réduit à l'initiale sur le sujet — au masculin : cette philosophe, spécialiste de politique, célèbre et polémique, est méconnue au point qu'on la considère comme un penseur masculin. De même dans le quart des synthèses, la « Révolution » étudiée par Alexis de Tocqueville et mettant fin à l'« Ancien Régime » ne serait autre que la Révolution industrielle. Ce sont là des déficiences cruelles. Ces limites se retrouvent également dans la pauvreté des exemples exploités dans la réflexion argumentée. L'actualité elle-même n'est pas davantage maîtrisée ou connue. Bien souvent ce sont l'originalité et la pertinence des exemples et des illustrations, dans cette deuxième partie de l'épreuve, qui ont permis aux candidats les meilleurs de faire la différence.

Le revers du travail de préparation des candidats se retrouve dans l'application de recettes toutes faites ou stéréotypées ... Or, d'une part, il s'agit d'un concours et donc il ne suffit pas de bien répondre aux exigences des sujets, il faut en outre se distinguer du lot commun des candidats. D'autre part et surtout, il n'y a pas et il ne saurait y avoir de plan type en matière de synthèse de documents : ce sont les textes eux-mêmes qui déterminent la structure idoine, la plus pertinente. Cette année de nombreux correcteurs ont eu la désagréable surprise de découvrir des plans stéréotypés, notamment historiques, incapables de rendre compte des oppositions et convergences entre les auteurs et leurs thèses. Il est dommage

que la compréhension des extraits ait été ainsi desservie par un manque de jugement. Des thèmes majeurs sont ainsi passés à la trappe parce qu'une idée préconçue imposait une structure de la synthèse mal appropriée. En particulier la dimension politique est occultée. Or elle constitue le nerf de l'argumentation principale de Hannah Arendt : la « désolation » est caractéristique des totalitarismes. Ce concept, inventé par l'auteure des *Origines du totalitarisme*, comme le rappelait la note en bas de page, renvoie à la destruction de tous les liens entre les hommes. Pour mémoire, on pourrait évoquer ce procédé de la STASI qui consistait à entrer sans effraction chez des particuliers en leur absence pour y dérober, à plusieurs reprises espacées dans le temps, un ustensile ménager (balai, passoire, rouleau à pâtisserie). S'accusant mutuellement sans jamais pouvoir comprendre ce qui se passait, les locataires ne pouvaient plus du tout se faire confiance : les dénégations de l'autre ayant le même poids que la certitude de n'être pas soi-même le voleur. La désolation fait ainsi en sorte que nul ne peut plus se fier à qui que ce soit... et les voisins dénoncent les voisins, les enfants leurs parents et les maris leur épouse. Le pouvoir totalitaire règne en maître sur une juxtaposition d'individus désunis. La dimension politique était également présente chez les deux autres auteurs. Jean-Michel Besnier lie l'individualisme au passage à l'homo œconomicus, à la fin de l'Ancien Régime et à la Révolution industrielle. André Comte-Sponville considère que la vie politique est justifiée et exacerbée par les égoïsmes qui isolent. D'autres points communs ont été également négligés tels que le rôle psychologique de la solitude ou de l'isolement voire leur impact sur la formation de la personnalité ou de la pensée originale. La répétition des références aux penseurs antiques et à la méditation, à chaque fois dans une perspective différente exigeait également une mise en évidence spécifique. Le plan historique ne pouvait rendre compte de cette complexité et de l'entrelacement des thèmes : c'est-à-dire précisément de ce qui fait l'intérêt du sujet 2012.

Ce conformisme se retrouve également dans les réponses à la question de réflexion : l'immense majorité pour ne pas dire la quasi totalité des candidats affirme que la solitude n'a aucun intérêt et que la vie en collectivité est la seule qui vaille. L'isolement ou l'absence d'intégration dans un groupe semble tout bonnement impensable... Trouver des arguments pour justifier ou valoriser la solitude ou la vie solitaire paraît presque impossible à la plupart des candidats. A posteriori, le choix du sujet 2012 trouve ainsi une nouvelle légitimité !

Les difficultés majeures rencontrées par les candidats relèvent comme les années précédentes de l'insuffisante maîtrise de la langue française. La correction de l'expression semble s'améliorer quelque peu d'après plus de la moitié des correcteurs. Mais pour près de 50 % les copies se voient infligées des pénalités pour des fautes de grammaire, d'orthographe, de conjugaison ! En étant optimiste, ce léger mieux constitue un signe encourageant ! En revanche la précision, la richesse et la qualité du vocabulaire sont déficientes. Nombre de copies ont confondu isolement et solitude, sans autre forme de procès, alors que cette distinction est centrale dans les trois extraits. La « désolation » n'a pas été identifiée comme un concept spécifique. Quelques copies, en nombre significatif, confondent « isolement » et « isolation », « solitaire » et « célibataire » etc. Ces fautes révèlent un usage bien trop approximatif de la langue. Les « mots à tout faire » comme les désignait Émile Chartier, dit Alain, sont synonymes d'une certaine pauvreté de la pensée. Or l'épreuve de synthèse de textes exige au contraire de la finesse, de la subtilité, de la complexité ! Telles sont les

conditions pour éviter les malentendus ou les quiproquos... Rédiger une note de synthèse, dans le milieu professionnel ou en concours, impose de se faire exactement comprendre, donc de maîtriser cette expression.

Dans une cohorte de candidats plutôt meilleurs dans l'ensemble que les années précédentes, les copies remarquables ont été paradoxalement plus rares. Que leurs auteurs trouvent dans cette conclusion les remerciements pour ce plaisir rare qu'ils ont offert aux correcteurs : Lire une copie au style agréable et précis, qui restitue avec bonheur et intelligence les thèses des auteurs et s'achève par une réflexion pertinente, subtile et originale.